

# L'EMPIRE DES PYHRÉ

Quentin Alexandre



LE  
LAMANTIN  
Professeurs

© Le Lamantin, 2016  
[www.lelamantin.fr](http://www.lelamantin.fr)  
ISBN : 979-10-92271-27-0

Quentin Alexandre

L'empire des Pyhré

Le Lamantin



## Prologue

Quelque part, près, loin, impossible de savoir, Noël me ramène doucement à la réalité. Je reconnais le son des cloches, le tingle caractéristique des chansons qui résonnent en décembre.

*Get off your sleight, and go to bed...*

Ma chanson préférée. J'aurais fait hurler ma famille avec cet album, eux qui préfèrent la tradition, les cantiques. Il y a encore quelques années, même le Petit Papa Noël n'était pas assez. Ou trop. Je ne me rappelle plus.

*...sweet dreams my little one, now it's my turn...*

Alors que les paroles défilent automatiquement dans mon inconscient, je me rends compte peu à peu du mal de tête qui m'enveloppe, de mes tempes qui martèlent à un rythme effréné, devant de loin les battements de mon cœur et ceux de la musique. Je sens une veine prête à exploser sur ma tempe gauche, cette veine qui gonfle à chacune de mes migraines.

Mes paupières n'ont jamais été aussi lourdes, impossible de les ouvrir. Trop fatigué, trop loin de la réalité, trop obsédé par le circuit que parcourt mon sang.

Puis l'odeur me parvient doucement, par vagues, suivant des mouvements que je ne perçois pas. Une odeur réconfortante, que je connais depuis tellement longtemps. Elle n'a jamais changé, elle me rappelle toujours la maison. Quel que soit l'endroit où je me trouve, cette odeur me rappelle l'empire de pierre qui sera le mien, un jour.

Qui aurait dû l'être. Avant que je ne foute tout en l'air. Que je ne m'enfonce dans les mauvaises décisions, à chaque pas,

brique après brique de ce que je croyais être ma vie mais qui n'est rien d'autre qu'un château de cartes.

*...Christmas is going to the dogs, we'd rather have new toys than new logs...*

J'ai bien peur qu'il ne soit trop tard. Je regrette déjà.

Un sentiment de panique monte lentement, partant de mes paupières collées par un sommeil artificiel pour se disperser dans tous mes membres. J'essaie de me concentrer mais c'est impossible. Je n'ai pas assez de force pour penser à autre chose qu'aux paroles de la chanson.

C'est en essayant de bouger que je sens la corde, serrée autour de mon cou. Les fibres pincet ma peau, leurs plis arrachent mes poils et cette sensation remplace abruptement les fourmis dans mes membres.

J'étouffe.

Alors qu'Eels entame le refrain de cette chanson que je connais si bien, je suis incapable de ressentir autre chose que cette corde qui m'étouffe, le sang qui pulse dans mon cou à son contact.

L'oxygène manque. J'hallucine déjà. Un ange s'approche de moi, j'en suis sûr. Il flotte dans ses effluves réconfortantes et se penche au-dessus de mon corps, frôle mon dos.

– Je t'aime.

Les poils de ma nuque se hérissent, mes yeux s'ouvrent, enfin.

Les guirlandes électriques du sapin empêchent l'obscurité de napper le grand hall de la maison de mon enfance. Le temps de tout regretter, de me rappeler que je suis aimé, il est trop tard, je tombe dans le vide.

Je sens la corde se tendre, et l'impact brise mon cou avant que j'aie le temps de réaliser que ce serait mon dernier Noël.

– Je n’ai plus rien à dire. Plus rien.

L’exaspération s’entendait dans sa voix, se lisait sur son visage. Sa bouche tendue, les rides de son front légèrement plus plissées qu’à son habitude, il n’en pouvait plus.

– Combien de fois t’ai-je répété la même chose ? lui dit-il aussi gentiment que son état le permettait. Il n’y a plus d’enquête. Il n’y en a plus parce qu’il n’y a aucun doute, ni pour moi, ni pour personne. J’aimerais que tu comprennes que nous t’avons écouté, nous avons enquêté. Mais il n’y a rien d’autre à ajouter.

Le commissaire Garnier était fatigué et il n’avait vraiment rien à ajouter. Il aurait sincèrement préféré que cette discussion n’ait pas eu lieu. Que le jeune homme d’une vingtaine d’années, buvant un café assis en face de lui, ait entendu raison dès leur premier entretien. Qu’il comprenne que le commissaire n’était pas arrivé à ce stade de sa carrière sans être un homme consciencieux et que, contrairement à d’autres, la vérité lui importait.

Le jeune homme savait tout ceci. Il l’avait déjà entendu. Le commissaire lui avait déjà dit que même s’il devait consacrer les quelques années de carrière qui lui restaient à cette affaire, rien ne changerait. Ni les faits, ni les preuves, ni les conclusions de son enquête. S’il avait eu un doute, un seul, il aurait volontiers sacrifié ces années sur l’autel de la justice. Mais dans un choc de certitudes, le jeune homme continuait à le regarder, les mains crispées autour de sa tasse vide. Son regard était plongé droit dans le sien, sa détermination évidente.

– Je n’ai plus de temps à t’accorder. J’ai d’autres affaires à traiter. Tu n’as qu’à lire ce torchon, dit-il, un doigt planté sur la une du journal local. Vas-y, lis. Non ? Je vais te faire un peu de lecture alors. « *Lyon : un homme suspecté d’avoir étranglé sa femme.* » Tiens, pour une fois ils n’ont pas tort. On l’a interpellé hier dans le huitième, les journalistes n’ont pas traîné. Mais je te fais grâce des détails, ce n’est qu’une manchette. Parlons directement de la une : « *Fusillade dans les pentes* ». Deux morts. Règlement de comptes entre dealers, en pleine journée. Montée Saint Sébastien, tu vois où c’est, non ? Deux minutes et on y est. Tellement de drogues depuis quelques mois qu’on ne sait plus où donner de la tête.

– Qu’est-ce que ça peut vous faire ? Vous n’êtes pas aux stup.

– Non. Mais quand ils commencent à s’entretuer pour défendre leurs territoires, ça devient mon problème. Et crois-moi, c’est un gros problème. Plus gros que le tien. Finalement, c’est aussi simple que ça. Je suis sûr que tu finiras par comprendre que nous avons raison. Au revoir.

Il posa deux euros sur la table – trop pour un café, pas assez pour les deux – attrapa sa vieille écharpe rouge et boulochée et se leva. Qu’il comprenne, qu’il ne comprenne pas, cela ne changerait rien. Le commissaire Garnier tourna les talons et d’un pas décidé, final, se dirigea vers la sortie. Alors qu’il ouvrait la porte et que le froid de février s’engouffrait dans le petit café, le jeune homme lui répondit enfin.

– Mon frère ne s’est pas suicidé.

Sa voix était claire, posée, son ton autoritaire.

Quelque chose dans la voix du jeune homme l’empêcha de franchir le pas de la porte. Elle lui glaça le sang.

– Mon frère ne s’est pas suicidé, répéta-t-il pour la troisième fois. J’ai bien compris que j’ai rien à attendre de vous. Comment on dit dans les films ? Affaire classée, c’est ça ? Enfin c’est peut-être un truc américain, le « votre honneur » du langage flic. Ne vous inquiétez pas Monsieur Garnier, j’ai compris.



Garnier se retourna, la main agrippant toujours la poignée de la porte. Le froid l'entourait toujours et se répandait dans le bar, tourbillonnant entre les tables, accompagnant le mouvement des autres clients qui se tournaient à l'unisson vers la scène. Le jeune homme l'avait toujours appelé commissaire, avant. Il le sentait, un pas venait d'être franchi, une décision d'être prise. Mais il ne savait pas quoi répondre.

– Et ne pensez pas que je vous croie responsable. Ce n'est pas le cas. Le responsable, c'est celui qui l'a accroché à une poutre par le cou. Mais avant que vous fermiez cette porte, je veux être sûr que vous savez. Vous avez tort. Mon frère ne s'est pas suicidé.

Le doute s'insinua sous la peau du policier comme l'air glacé de l'extérieur. Son enquête défila sous ses yeux. Il se remémora en un instant les interrogatoires, les membres de cette riche famille, la peine inscrite sur tous les visages, les petits secrets insignifiants déterrés aux forceps, les parents brisés par la souffrance.

Non. Il ne s'était pas trompé. Et ce frère comprendrait un jour, quand il aurait accepté l'inacceptable, comme les autres membres de sa famille semblaient l'avoir fait.

Le jeune homme regardait Garnier depuis sa banquette. Le commissaire secoua doucement la tête comme s'il voulait se débarrasser du doute. Il sourit au garçon, las. Puis il quitta le café sans un mot de plus et ferma la porte derrière lui. Certains clients continuèrent de le regarder, à travers les portes vitrées du bar, fermer son manteau et nouer la vieille écharpe autour de son cou. Le commissaire s'éloigna, les mains enfoncées dans des poches trouées, jouant avec la vieille mitraille perdue dans les doublures du cuir élimé, le métal glaçant ses mains comme l'hiver sur la ville.

Seul, encore une fois. Le jeune homme recouvra sa tasse de café de la soucoupe et retourna l'ensemble sur la table. Soulevant la tasse dont les dernières gouttes tâchaient la soucoupe, il regarda intensément les traces de café, espérant pour un quart de seconde y trouver des réponses.

– Et merde, mais qu'est-ce que tu fous, vieux ? dit-il à voix haute.

Poussant la tasse de côté du revers de sa main, il attrapa son portable d'un même mouvement. Il tapa un numéro de mémoire, sans prendre la peine d'ouvrir le répertoire.

– Stan, ça va ? entendit-il dès la première sonnerie en guise d'allô.

– Ouais, t'en fais pas. On peut se voir ? J'ai envie de toi.

Il l'entendit sourire, ce sourire qu'il aimait tant, ce sourire qu'il devinait sans même le voir.

– Je t'attends.

– À tout de suite. Je suis là dans deux minutes.

Il attrapa ses affaires, jetant son téléphone dans son sac, et sortit à son tour dans l'hiver lyonnais. Le commissaire avait accepté de le rencontrer dans un café situé à l'angle de la place des Terreaux, à quelques pâtés de maison du commissariat qui dominait maintenant la place Louis Pradel. Bien que ce fût la quatrième fois qu'ils s'y voyaient pour boire un café et parler de la mort de son frère, Stanislas Pyhré ne comprenait toujours pas pourquoi le commissaire avait choisi cet endroit. Le bistrot n'avait pas plus d'intérêt que la place sur laquelle il était situé. Pour autant que Stanislas puisse en juger sur les visages qui le toisaient, ce n'était pas un repère de flics. Le café y était cher, les croissants mauvais et le lieu n'offrait ni intimité ni exposition. Regardant par-dessus son épaule, le jeune homme se dit que c'était peut-être la banalité de l'endroit qui plaisait tant au commissaire, la normalité affligeante d'un lieu sans âme.

Sans remarquer qu'il imitait les gestes du commissaire, de tous ceux qui se retrouvaient prisonniers d'une mauvaise météo, il enfonça ses mains dans les poches de son manteau et traversa la place d'un pas rapide. Il tourna à gauche après l'hôtel de ville, se dépêcha de traverser la rue de la République entre deux bus et s'arrêta devant un vieil immeuble. Pierres de taille mais porte taguée, le cœur de la rue de l'Arbre Sec.

Stanislas monta les marches quatre par quatre et frappa à la porte du troisième étage. Elle s'ouvrit aussitôt, révélant le sourire qu'il attendait.

– Deux minutes, c'est pas trois, avec toi. Heureusement que j'étais là, lui dit-elle en l'attrapant par la taille, le tirant vers lui et l'embrassant tendrement. Tu m'as manqué.

Elle passa sa main dans ses courts cheveux blonds sans détacher ses lèvres des siennes. Il claqua la porte derrière lui d'un coup de pied alors qu'ils s'embrassaient encore, laissant tomber son manteau sur les carreaux.

– Toi aussi, depuis hier soir...

Elle le poussa gentiment vers sa chambre, se déshabilla en même temps que lui, sans que leurs yeux ne se quittent.

– Si tu savais comme j'ai envie de toi, besoin de toi, lui dit-il entre deux boutons de chemise. Il desserra sa ceinture en toile et laissa tomber son pantalon sur le sol de sa chambre.

– Je sais, souffla-t-elle dans son oreille tandis qu'elle le rattrapait. Elle était déjà nue, debout contre lui.

– Tu n'as pas de soucis à te faire. Où que j'aille, je finis toujours par revenir dans les douze heures, tu n'as même pas à râler.

Alors qu'il s'allongeait sur le lit, elle mit la main sur sa bouche, signe qu'il parlait trop, comme d'habitude. Il était rare que Stanislas Pyhré n'ait rien à dire.

Elle sortit du lit vingt minutes plus tard, se rhabillant rapidement.

– Tu veux un café ?

– Non merci, j'ai déjà eu ma dose pour la matinée. Par contre je reprendrais bien un peu de toi, si c'est possible. Tu veux pas revenir au lit ? J'ai vraiment, vraiment pas envie de me lever. Ou de retourner à la réalité, quelle qu'elle soit.

– Mignon. Mais non. J'ai cours à onze heures, et si je repars pour un tour, j'y serai jamais. Le tram jusqu'à Bron, c'est la plaie de ma vie.

Elle lui sourit encore. Elle lui souriait toujours.

– Si ce n'est qu'une question d'horaire, je t'assure que je peux faire ça très rapidement, plus vite que pour faire et boire ton café, je te jure, répondit-il en riant doucement.

Il ne riait plus beaucoup depuis Noël, bien trop rarement, lui qui pouvait rire de tout, plus souvent et plus fort que tout le monde. Mais quand il était avec Juliette, il rigolait à nouveau. S'il pouvait lui faire l'amour et rire, le monde tournait de nouveau, il allait bien, tout allait bien. Presque. Parce que le rire et le sexe ne duraient jamais assez longtemps, le poids du monde extérieur retombait sur ses épaules dès qu'il ne sentait plus sa peau contre la sienne.

Se faisant ces réflexions sans vraiment le réaliser, allongé nu sur son lit, il la suivit du regard jusqu'à la cuisine où elle alluma la cafetière. Si seulement il pouvait hausser les épaules assez fort pour faire tomber le monde, peut-être qu'il irait mieux. Mais il n'y avait rien à faire, la terre et sa peine retombaient toujours au même endroit, coincées entre ses omoplates.

– D'ailleurs, lui dit-elle d'un coup, comment se fait-il que tu sois libre, un lundi matin à dix heures moins le quart ?

– J'ai pris ma matinée.

– Pour ?

Il lui répondit par un grognement à peine audible.

– Tu ne prends jamais de jours de congés pour autre chose que partir en week-end le plus loin possible, alors lâche le morceau tout de suite.

Stanislas la regarda, la tête toujours sur l'oreiller. Elle n'avait pas changé et il l'aimait pour ça. Quand son frère avait été tué - parce qu'il avait été tué, assassiné, il n'avait aucun doute là-dessus - elle l'avait épaulé sans hésitation.

La femme parfaite, celle qui ne devrait pas exister. C'était la seule façon qu'il avait de la décrire. Elle avait subi ses sautes d'humeur et sa nouvelle attitude taciturne, mais elle lui faisait remarquer qu'il l'était. Il pouvait prendre ses distances puis revenir à l'improviste, elle ne posait pas de questions.

Il supposait simplement qu'elle savait qu'il l'aimait, et que c'était la seule chose qui comptait.

– Alors ? J'attends.

– J'avais rendez-vous avec le Commissaire Garnier.

Il enfonça la tête dans l'oreiller et jeta la couverture pardessus lui.

– Je suppose donc que tu n'as pas entendu ce que tu voulais.

– Non. Merci pour le rappel sur terre.

Il sortit du lit, nu dans la froide réalité. Stanislas se baissa pour regrouper ses fringues puis s'arrêta, amer.

– C'est la dernière fois que je le vois, dit-il. Toujours la même rengaine, il ne veut rien comprendre. Affaire classée, sans appel. Suicide. Mais j'y crois pas. Tu comprends ? Je sais, au plus profond de moi, que mon frère ne s'est pas suicidé.

Il attrapa son pantalon de costume et l'enfila en parlant. Son boxer resta oublié par terre.

– Merde, mais quel cliché je fais. On dirait une mère de soldat qui s'accroche à l'espoir que son fils n'est pas mort à la guerre alors que le général sonne à la porte. Merde, merde, merde. Je le respecte ce con, en plus ! Je vois bien qu'il veut que je comprenne qu'il a raison. Je le lis dans ses yeux, clair comme de l'eau de roche.

Stanislas quitta la chambre, sa chemise à moitié boutonnée. Il s'appuya contre le dos de Juliette, entoura son corps parfait de ses bras et posa sa tête sur son épaule.

– Une vraie Drama Queen. Je suis sûr de moi, et ça ne m'empêche pas de me trouver ridicule. T'en penses quoi, Ju ?

Elle appuya sur un bouton et le café coula dans une tasse publicitaire, une légère fêlure zébrant les couleurs passées du logo.

– J'en pense que tu as raison. T'es une vraie Drama Queen quand tu veux.

Elle l'embrassa en riant, surprise de ne pas le faire sourire.

– Bon. Juste une question. Tu me dis depuis deux mois, depuis le jour même où ton frère est mort, que tu sais qu'il ne s'est pas suicidé, même si tout indique le contraire.

Ça faisait mal de l'entendre ainsi, à voix haute. Ça le blessait, mais il aimait sa manière directe de s'exprimer. Elle s'accordait avec la sienne. Quand ils s'engueulaient, ils pouvaient se faire terriblement mal, mais cela faisait partie de ce qui l'attirait chez elle. Ça, son sourire et ses boucles brunes. Elle parlait toujours de son frère sans euphémisme, comme si minimiser la perte l'empêcherait d'en guérir.

– Je sais que tu en as toujours été persuadé, mais tu ne m'as jamais dit pourquoi. C'est une question con, mais tu as une raison, ou bien c'est écrit dans tes tripes ?

C'était vrai. Il ne lui avait jamais vraiment expliqué, mais Juliette n'avait pas voulu savoir avant aujourd'hui.

– Parce que... commença-t-il, puis s'arrêta aussitôt. La dernière goutte de café tomba dans la tasse et son regard se porta dans les cercles concentriques qu'elle avait causés, de mini vagues venant s'écraser contre la céramique bleue.

Il attrapa la tasse et s'assit sur un tabouret.

– Finalement, merci pour le café, lui sourit-il.

– Stanislas, si tu veux mon avis, tu me donnes les faits. Tu me connais, non ? Et de rien pour le café, il était pour toi.

Elle sortit l'eau chaude du micro-ondes et se fit une gigantesque tasse de thé russe dans un petit thermos décoré de fleurs japonaises. L'odeur de la bergamote vint se mêler à l'odeur du café frais dans la petite cuisine, puis dans tout l'appartement, guère plus grand. Juliette s'assit en face de Stanislas, et enfouit sa tête dans sa tasse en inspirant longuement.

– Tu me connais beaucoup, beaucoup trop bien. Dis, tu n'allais pas être en retard ?

– Personne ne quitte ma cuisine tant que je n'ai pas de réponse. Et si ça ne te convient pas, j'ai d'autres moyens de pression.

Stanislas manqua de s'étouffer avec une gorgée de café et rit comme il aimait tant.

– T'en serais pas capable.

– Essaie donc, lui répondit-elle instinctivement.

Il n’y a rien à faire, j’adore cette fille, pensa-t-il.

– Non, c’est bon, je préfère ne pas prendre le risque.

Juliette leva la tasse jusqu’à ses lèvres, testant délicatement la température de l’eau.

– Je t’écoute.

Elle ôta le sachet en mousseline, le jeta. Son thé était clair, comme elle l’aimait. Sans sucre, sans lait, sans rien. Nu, comme il l’aimait, elle.

Stanislas inspira longuement, étirant ses épaules et agrippant sa tasse comme s’il y cherchait la force d’une longue explication.

– Quand j’étais ado, j’ai eu un petit moment, heu, néoromantique, si je puis dire. J’écoutais Nick Drake, Jeff Buckley en boucle. Enfin, c’était avant que tu ne puisses plus allumer la télé sans tomber sur une reprise d’Hallelujah.

Elle rigola franchement.

– Tu peux pas t’empêcher de te la jouer hipster-snob, je rêve.

– C’est pour ça que tu m’aimes, lui répondit-il avant de l’embrasser. Bref. Merci pour l’intermède. Tu veux les faits ou tu veux te moquer de mon côté hipster-cool ?

– Hipster-snob.

Un grand sourire. Une étincelle dans ses yeux verts, aussi visible pour Stanislas que la petite tâche marron qui piquetait son iris.

Il fit semblant de lui balancer son café à la figure. Quelque part, sans vraiment s’en rendre compte, elle faisait ça pour éviter qu’il soit mal à l’aise.

– Donc j’étais mal dans mes pompes et comme tous les jeunes, je pensais à, hum, ma place dans ce monde. Je ne sais plus vraiment ni pourquoi ni comment, mais quelqu’un m’avait prêté *The Virgin suicides*.

– Le film de Sofia Coppola ?

– On m’avait prêté le bouquin, en anglais. Ça devait être James, je suppose, se remémora Stanislas entre deux gorgées

de café. Tout ça pour dire qu'Erik est entré dans ma chambre et on a parlé de ça. Le suicide. Le genre de discussion que tu n'as pas du tout envie d'avoir à cet âge-là, même avec ton frère.

Stanislas finit sa tasse de café d'un coup, mais ne la lâcha pas pour autant. Il continua à s'y agripper. Sans qu'il ne sache vraiment pourquoi, raconter à Juliette cet épisode de sa vie, de son intimité avec son frère, le troublait.

Ses grands yeux fixés sur les siens, Juliette attendait patiemment qu'il continue. Les secondes s'écoulaient dans la cuisine, un silence inconfortable la remplissant jusqu'à ce que Stanislas ouvre à nouveau ses lèvres.

– Je me souviens qu'Erik s'est assis sur le bord de mon lit et m'a dit qu'il n'y avait rien de plus lâche. Je l'entends encore : « toi et moi sommes taillés dans le même bloc et on n'est pas de ceux qui abandonnent ». Il disait que dans la vie, rien n'est acquis, qu'il faut toujours se battre pour avoir ce qu'on veut. Qu'abandonner, c'était perdre sans rien résoudre. Laisser aux autres le bonheur de nettoyer ton merdier. Juliette, je sais que c'était il y a longtemps et qu'il a pu changer, mais pas au point de tourner le dos à tout ce qu'il était. À sa philosophie de vie.

Juliette le regardait toujours, sa tasse pleine et son couvercle vissé, prête à partir.

– OK, dit-elle simplement. Si tu en es persuadé, tu n'as plus qu'à trouver toi-même qui l'a tué.

– Pardon ? fut tout ce qu'il trouva à répondre sur le coup.

– Je ne te cache pas que ton histoire est loin d'être une raison valable. J'espère que ce n'était pas la base de ta conversation avec Garnier, parce que si c'était ça, ce n'est pas étonnant qu'il ait tourné le dos. De milliers de choses ont pu arriver à Erik, sans que tu sois au courant. Mais on va dire que c'est une raison comme une autre, et que c'est déjà mieux que ta simple intuition. Ou que son fantôme te soit apparu en rêve. Encore que... Mais, quoi qu'il en soit, c'est simple, non ? Tu es certain que ton frère ne s'est pas suicidé. Je vais m'aventurer sur le chemin ô combien hasardeux de la logique et dire, vu qu'il



ne s'est pas pendu par accident, que quelqu'un l'a donc tué. Puisque la police estime que ce n'est pas le cas et ne veut plus entendre parler de tes certitudes, mène ta propre enquête, et tu verras bien si tu arrives quelque part. Non ?

Juliette parlait calmement, comme si ses paroles étaient d'une évidence enfantine, d'une logique implacable, d'une normalité absolue. Elle se leva sans bruit et éteignit la machine à café.

– Il faut vraiment que je file en cours et il faut que tu ailles bosser. On mange ensemble ce soir ? Tu me fais une quiche, une petite salade et on prépare un plan de bataille. Au chèvre, s'il te plaît. La quiche, je veux dire, pas le plan de bataille.

Stan n'en revenait toujours pas. Il la suivit dans la chambre, la regarda enfiler son manteau puis la lourde étole qu'il lui avait rapportée d'Istanbul.

– Ju, Tu penses vraiment ce que tu dis ?

– Bien sûr. Enfin, je ne pense pas vraiment qu'on arrive où que ce soit, mais au moins tu auras l'impression d'avoir fait tout ce que tu pouvais pour lui.

Elle s'approcha et l'enlaça. Les mains fermées autour de sa taille, le dos courbé en arrière pour le regarder avec un peu de distance dans leur proximité.

– Ça ne ramènera pas ton frère, mon amour, mais peut-être que ça t'aidera à le laisser partir.

Il l'embrassa tendrement, amoureuxment. Cette fille est parfaite, se dit-il encore une fois. Elle se dégagea d'un léger mouvement de tête, la fin habituelle de leur baiser quand elle en avait assez, puis lui offrit le sourire qu'il aimait tant, celui qui mouchetait son bonheur d'une petite pointe de moquerie.

– À partir de ce soir, je t'appelle Sherlock, lâcha-t-elle en riant. Enfin, vu ton côté Drama Queen, va plutôt pour Miss Marple.

Découvrez la suite du roman

## **L'empire des Pyhré**

en livre papier (468 pages, 19 €)

et bientôt en édition numérique

Plus d'informations sur [www.lalamantin.fr](http://www.lalamantin.fr)

ou suivez l'actualité du [Lamantin sur Facebook](#)

© Le Lamantin, octobre 2016

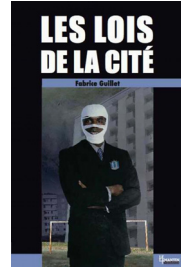
## Dans la même collection

### **Les lois de la cité** de Fabrice Guillet

En partant travailler un matin, Marianne, jeune aide soignante, découvre un corps au pied de son immeuble.

Avec l'aide de son ami Younès, apprenti footballeur, elle va chercher à découvrir l'origine des actes de violence qui s'abattent sur leur cité.

Au-delà du polar, « Les lois de la cité » met en lumière la vie riche en humanité des quartiers populaires, loin des stéréotypes. Le roman lève aussi le voile sur les arcanes du football professionnel.

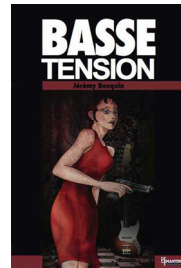


\*

### **Basse tension** de Jérémy Bouquin

Qu'est-il arrivé à Laurent, le bassiste du groupe punk à succès Vynille Rondelle ? Il a disparu du jour au lendemain, alors que les musiciens étaient isolés en pleine campagne pour préparer leur nouvel album.

Pour le remplacer, Kloé est recrutée. Mais la jeune femme ne se contente pas de son rôle officiel. Elle veut en savoir plus, quitte à prendre de gros risques, à la fois pour elle-même et pour sa carrière.

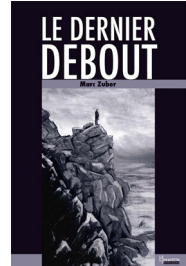


## Dans la même collection

### **Le dernier debout** de Marc Zuber

Parc des Princes, novembre 1989. Marin Malvie, troisième ligne de l'équipe de France de rugby, n'a aucun doute. C'est bien son frère, disparu en mer quinze ans auparavant, qu'il vient d'apercevoir dans les tribunes.

Marin va alors se lancer à la poursuite de son passé pour comprendre pourquoi sa vie s'est construite sur un mensonge. Il n'imagine pas les dangers auxquels il s'expose. Car à ses trousses est lancée une meute aux méthodes expéditives.



\*

### **Terre inconnue** de Fabrice Guillet

L'ancien navigateur Patrick Madec disparaît en mer dans des conditions mystérieuses. Son fils Erwan, guitariste du groupe Santo Subito, revient alors dans le village qu'il a quitté à l'adolescence. À peine arrivé, il découvre que son père n'était pas tel qu'il se le représentait.

Erwan se lance dans une enquête périlleuse dans laquelle il va côtoyer des personnages hauts en couleur.

